



HAL
open science

L'image de la fin du monde en Grèce ancienne : les héros des mythes relatifs à l'embrasement du monde ou aux catastrophes diluviennes

Christine Dumas-Reungoat

► To cite this version:

Christine Dumas-Reungoat. L'image de la fin du monde en Grèce ancienne : les héros des mythes relatifs à l'embrasement du monde ou aux catastrophes diluviennes. Atlantys: Penser la fin du monde : imaginaire et expérience de la catastrophe Conférences en Pays-de-la-Loire, Oct 2016, Le Mans, France. hal-01416999

HAL Id: hal-01416999

<https://hal.science/hal-01416999v1>

Submitted on 16 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'imaginaire de la fin du monde en Grèce ancienne : les héros des mythes relatifs à l'embrassement du monde ou aux catastrophes diluviennes¹

Les mythes relatifs à la fin du monde provisoire ou définitive ont été l'occasion de développements de nature et de taille diverses dans la littérature grecque, depuis l'époque archaïque pour les premiers et le II^e avant notre ère pour les seconds. Dans ce deuxième groupe de textes aucun personnage humain ne se détache de la masse des mortels qui subissent toutes sortes de calamités provoquées par les éléments, sur la volonté de Dieu des Juifs ou des chrétiens qui cherche à éprouver ses créatures : séismes, pluies diluviennes, embrassement de la terre emportent la masse humaine vers la mort : c'est ce que prédit la Sibylle du livre 8 des *Oracles sibyllins*, au moment où toutes les étoiles tomberont du ciel devenu veuf : « Tous les êtres humains grinceront des dents, se consumeront dans la soif, la faim, la peste et les meurtres, et ils réclameront la mort comme un bien pour échapper à eux-mêmes »². Cette absence de héros humain se conçoit bien, puisque le véritable protagoniste de ces révélations eschatologiques est ou bien Dieu, ou bien le messie, le sauveur tant attendu, qui va rassembler autour de lui, à la fin des temps, tous les justes qui ont habité sur terre après le jugement dernier qui aura été précédé de toutes sortes de prodromes tous plus effrayants les uns que les autres. En revanche, les mythes de la fin du monde provisoire mettent en scène un héros d'ascendance divine, qui, suivant la conception anthropomorphique du divin dans la pensée grecque ancienne, se comporte comme un humain. Il a pour nom Phaéthon dans le mythe de la fin du cosmos par le feu, et, pour les récits de déluges, Ogygos, Dardanos et Deucalion, ce dernier étant lui-même accompagné de sa femme Pyrrha.

Il me paraît important de consacrer un peu de temps à ces personnages dans la mesure où ils vont nous permettre de comprendre certaines des motivations qui ont pu

¹ Que Rita Compatangelo-Soussignan et Frédéric Le Blay soient ici vivement remerciés pour l'organisation de cette conférence. Le lecteur trouvera plus de références sur ces héros dans ma thèse intitulée *Fléaux et Fin du Monde dans la pensée grecque ancienne*, Université de Caen, 1995 et dans mon essai *La Fin du Monde : enquête sur l'origine du mythe*, Paris, Les Belles Lettres (Vérité des mythes), 2001, dont je reprends ici certaines réflexions.

² Toutes les citations qui figurent dans le cours du texte sont rassemblées dans l'exemplaire en fin de texte, dans l'ordre de leur apparition et assorties de références plus précises.

présider à la création des mythes de catastrophes élaborés par les anciens Grecs : visée dramatique ou esthétique, visée morale, visée étiologique, visée allégorique et philosophique ; et ils nous permettront aussi de mettre en évidence des *realia* et des mythes proche-orientaux qui ont probablement nourri l'imaginaire des Grecs dans ce domaine. Nous nous intéresserons successivement aux trois héros du Déluge, puis, dans un second temps au héros de la catastrophe ignée, Phaéthon.

A) Les héros rescapés des déluges

L'auteur du *Timée* et du *Critias* explique que notre univers a connu plus d'un cataclysme provoqué par la montée des eaux. En effet, à chaque fois que l'univers et la civilisation parviennent à un certain degré d'organisation, un déluge emporte tous les fondements à peine établis, comme l'expose le prêtre égyptien à Solon : " Mais chez vous et chez les autres peuples, à chaque fois que les choses se trouvent un peu organisées en ce qui touche l'écriture et tout le reste de ce qui est nécessaire aux États, voici que de nouveau, à des intervalles réglés, comme une maladie, les flots du ciel retombent sur vous et ne laissent survivre d'entre vous que des illettrés et des ignorants (...)". A vrai dire, dans les mythes, les survivants sont toujours des héros d'exception, grâce auxquels un lien s'établit entre l'ancien et le nouveau monde, dans la mesure où chaque déluge n'est que la fin d'un monde suivie d'une reconstitution du cosmos.

1-Ogygos

Commençons par le premier d'entre eux, Ogygos. Il est nommé en tant que rescapé des dévastations provoquées par le tout premier déluge historique, de l'avis de tous les Anciens : Philochoros, l'historien, le précise bien : " Depuis Ogygos, (...) époque à laquelle se produit le premier grand cataclysme que connut l'Attique...". C'est pour cette raison que ce déluge sert de repère chronologique aux auteurs qui font référence à des événements de l'histoire grecque. Ainsi, Eusèbe, dans la *Préparation Évangélique*, cite à maintes reprises, notamment au livre 10, le déluge d'Ogygos ou simplement l'époque d'Ogygos. On rattachait le héros à Thèbes et à la Béotie, ou bien à Athènes et à l'Attique. Et Pausanias, dans la *Description de la Grèce*, explique, de la façon suivante, l'appellation de Thèbes "ogygienne" parce que sous le règne d'Ogygos, à Thèbes, s'est produit un déluge, le premier, qui avait recouvert la Béotie. C'est donc le plus ancien déluge, au point que Hésiode ou bien Eschyle ont recours à l'adjectif

"ogygien" pour décrire ce qui remonte à la plus haute antiquité.

Nous retiendrons donc d'Ogygos qu'il s'agit d'un héros d'exception essentiellement pour deux raisons, parce qu'il a connu des événements très anciens et parce qu'il a réussi l'exploit de « fendre l'éther sur des montagnes d'eau, tandis que la crue recouvrait la terre tout entière » et que « les montagnes de Thessalie étaient cachées jusqu'à la cime », comme le raconte, au chant 3 des *Dionysiaques*, Nonnos de Panopolis, poète soucieux de donner le grandissement épique indispensable aux descriptions de son épopée de Dionysos en insistant sur la hauteur inouïe des vagues et la métamorphose du paysage.

2-Dardanos

Poursuivons avec Dardanos, qui, comme l'indiquent la plupart des traditions le concernant, est fils de Zeus et d'Electra, la fille d'Atlas. Son ascendance divine n'est certainement pas étrangère à son destin hors du commun : il fut l'unique rescapé d'une inondation gigantesque, qui ravagea notamment son pays d'origine : la région de Samothrace. Il s'est marié avec Chrysê, la fille de Pallas, qui apporta dans sa dot, raconte Denys d'Halicarnasse, le Palladion et les symboles sacrés des Grands Dieux que lui avait remis Athéna. Quand survint le déluge, les Arcadiens quittèrent le Péloponnèse pour s'installer à Samothrace. C'est là que Dardanos édifia un temple à ces dieux. Ensuite, Dardanos conduisit une grande partie de son peuple en Asie et emporta avec lui le Palladion ainsi que les images des dieux en en prenant grand soin. Et suivant l'oracle, il plaça les statues dans la ville qu'il désigna de son nom, Dardania, cité relayée plus tard par Ilion. C'est alors que les descendants de Dardanos, aussi soucieux que leur ancêtre de respecter les dieux, édifièrent un temple et un sanctuaire pour le précieux héritage dans la citadelle. Ils considéraient en effet ces objets sacrés comme venus du ciel et garants de la protection de la cité. Le mythe du fléau est ici lié à celui de l'origine d'un temple, d'une ville, d'un peuple, en relation avec les descendance de dieux et de héros. Ilion est ainsi d'autant plus vénérable qu'elle est dépositaire d'objets sacrés remis par les dieux eux-mêmes à leur ancêtre, Dardanos, par Athéna en l'occurrence. Homère, au chant XX de l'*Illiade*, évoque l'aura divine d'Ilion, grâce au sang de Dardanos né de Zeus (v.215-217). Dans ces vers, Enée établit l'arbre généalogique des Troyens, en indiquant qu'Érichthonios, fils de Dardanos, engendra Trôs, le roi des Troyens. Dardanos est donc un maillon important dans la lignée

des Troyens car c'est lui qui relie les hommes aux dieux et donc l'ère mythique à l'ère historique que sépare le fléau.

Mais Dardanos présente encore un autre intérêt. En effet, à son sujet est évoqué le moyen tout à fait original qu'il a mis en œuvre pour réchapper de cette catastrophe. En plus de sa piété, c'est donc son ingéniosité qui est mise en valeur. Si Denys d'Halicarnasse est seul à faire voguer Dardanos et une partie de son peuple dans un grand bateau (*megalôî stolôî*)³, en revanche, l'accent est mis sur le caractère miraculeux du sauvetage du héros par Lycophron. Dans l'*Alexandra*, le poète tragique du III^e s. avant notre ère procède à la narration rapide d'un déluge dont le protagoniste est Dardanos, comme l'explique une paraphrase du texte⁴. Le fléau envoyé par Zeus est si destructeur qu'aucun être humain, accablé par le flot puissant déversé par le maître des dieux, ne peut espérer un sort autre que la mort. Lycophron, avant d'évoquer l'aspect merveilleux du déluge, insiste sur ses conséquences tragiques : les destructions complètes des habitations, le sentiment pour les hommes pris dans les flots que la mort est imminente. Seul a survécu Dardanos, parce qu'il a eu recours à un procédé qui l'a métamorphosé en un animal marin : sur les flots, il voguait à son aise, comme dans son élément. Il est en effet comparé à une sorte de quadrupède du Danube ou d'une ville du Danube, Istros, et encore à une mouette crétoise qui nous rappelle l'apparence d'Ino Leucothéa dans le chant V de l'*Odyssée*, lorsqu'elle vient apporter à Ulysse un voile salvateur qui va jouer le rôle d'une outre remplie d'air pour le sauver de la noyade. Dardanos a cousu des peaux entre elles, comme pour réaliser une outre, mais à ses dimensions, s'y est glissé et nageait sur les flots. A partir du vers 72, le messager se lamente sur sa patrie gagnée par le déluge que je viens d'évoquer et sur le descendant de la fille d'Atlas : "Je pleure sur toi, patrie, et sur la tombe du plongeur, rejeton de la fille d'Atlas, qui, un jour, dans une embarcation faite de peaux cousues, pareil à *une sorte de quadrupède d'Istros, après avoir enveloppé son corps dans cette outre (comme dans un fourreau), à l'aide d'une seule rame, nageait comme une mouette de Rheithymnia, laissant derrière lui l'ancre de Zérynthos -celle de la déesse à qui l'on immole les chiens- et Saon, la demeure fortifiée des Corybantes (...)*".

Notre héros, glissé dans son outre, si le registre du texte n'était pas pathétique, prêterait à sourire, véritable personnage digne de figurer dans l'œuvre rabelaisienne. Dans une paraphrase (P) du vers 75 de l'*Alexandra*, ce n'est pas le verbe *amphelutroô* : envelopper d'un

³ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités de Rome*, I, 61,2.

⁴ Paraphrase présentée dans l'édition d'E. Scheer de l'*Alexandra*.

fourreau, mais *perikaluptô* : cacher en enveloppant, qui est utilisé. Pour réchapper du déluge, Dardanos doit ressembler davantage à un animal aquatique. De même que les animaux marins paissent comme les animaux terrestres à cause de l'inondation générale (aux v. 83 à 85), de même l'être humain nage comme un animal accoutumé à vivre dans l'eau. Quant à l'adjectif *monèrès* du vers 75, je serais tentée de le traduire par "seul au monde" : Dardanos étant le seul être à échapper à ce moment-là à la mort, il ne fait pas partie des hommes qui se lancent à l'eau parce qu'ils voient la mort devant leurs yeux (v. 81-82). Mais la paraphrase (P.) du v. 75, en précisant *mia kopè*, "avec une seule rame", indique l'autre sens de l'adjectif *monèrès* que je retiens pour ma traduction : Dardanos est protégé dans une outre "munie d'une seule rame" qui lui sert de gouvernail -d'où le péril encouru lors de l'aventure- : il a déjà dépassé deux écueils, grâce à son astuce, la rame jouant le rôle des nageoires du poisson en lequel il s'est "métamorphosé".

Et au sujet de cette embarcation, une scholie à Homère (aux vers 215 à 240 du chant XX de l'*Illiade*) donne quelques précisions avec lesquelles concorde le propos de Lycophron. « Lorsque survint le déluge, ayant confectionné une outre ἀσκὸν κατασκευάσας et s'étant glissé dedans ὑποδύς, il se laissa porter au gré des flots ». L'emploi du verbe *hupoduo* indique que Dardanos n'est pas seulement monté dans une embarcation de peaux qui se serait brisée en se mesurant à la force des flots, mais qu'il s'est dissimulé en se revêtant de cette outre qu'il a fabriquée à ses dimensions. S'étant "plongé dans" cette seconde peau, il se mue, pour ainsi dire, en un animal aquatique. Toutefois, le merveilleux de cette histoire est ressenti comme quelque peu invraisemblable, puisqu'Eustathe⁵, dans son *Commentaire sur l'Illiade* à ces mêmes vers, (214 sqq.) précise : "Au sujet de Dardanos, les anciens disent qu'(...) il partit de Samothrace dans une outre *ou une embarcation précaire* faite de peaux (ἀσκὸν ἢ σχεδίαν μετὰ δερμάτων σκευάσας), selon ce que pense précisément Lycophron, et, s'étant glissé dedans (ὑποδύς), et abandonné aux flots, il aborda en Troade, après l'assèchement des zones inondées (...).

L'auteur précise au sujet du moyen de locomotion trouvé par Dardanos qu'il s'agit plutôt que d'une outre, d'une embarcation de fortune (*σχεδίαν*) faite de peaux, reprenant le début de la présentation de Dardanos faite par Lycophron, Dardanos dont il est dit qu'il se déplace dans un « objet creux cousu », mot à mot : ῥαπτῶ κύτει. Il ne veut pas contredire le témoignage

⁵ qui vivait durant la 2^{ème} moitié du XII^e s. de notre ère.

de Lycophron, mais l'outre à vin doit lui sembler peu noble ou peu vraisemblable, c'est pourquoi Eustathe présente cette alternative (ἀσκὸν ἢ σχεδίαν). En effet, les Grecs et les peuples méditerranéens, pour transporter ou conserver les liquides, vin, huile, graisse, ou les fruits et les viandes, se servaient couramment de récipients en peau cousue, appelés "outres"; en revanche, l'outre gonflée comme moyen de transport fluvial est, au départ, une spécificité de la Mésopotamie et peut donc paraître incongrue à l'auteur, s'il n'en connaît apparemment pas l'usage.

Des témoignages très anciens en Mésopotamie, comme certains tableaux des bas-reliefs ninivites⁶, montrent l'emploi d'outres gonflées d'air comme moyen de locomotion fluvial aussi bien pour des pêcheurs, des soldats que pour de simples particuliers désireux de traverser un petit cours d'eau ou de se rendre rapidement d'une rive à l'autre du Tigre, où ce moyen de locomotion a perduré depuis l'antiquité jusqu'au moins le XIX^{ème} siècle. Comment se servir de l'outre ? On la remplit d'air, on la met sur l'eau, on y appuie la poitrine et, après avoir ramassé ses vêtements autour des reins, on franchit la rivière en nageant avec les pieds. Arrivé sur l'autre rive, on dégonfle l'outre et on continue sa route pour recommencer la même manœuvre au premier cours d'eau rencontré. Cette même outre est utilisée dans la fabrication d'une autre embarcation courante des anciens Mésopotamiens, le *kelek* (*kalakku*), un moyen sûr de descendre le fleuve, en portant des charges considérables : sa plate-forme, faite d'un assemblage de troncs de peuplier fixés par des lianes, ou d'un clayonnage de branches de saule ou de feuilles de palmier, repose sur un lit d'outres gonflées, constituées par des peaux entières de chèvre, de bouc ou de mouton, et liées deux par deux au moyen de cordes en fibres de réglisse⁷. Peut-être Lycophron faisait-il une allusion, avec le moyen de locomotion original de Dardanos, au *kelek*. Toutefois Dardanos n'est pas *sur*, mais *dans* la peau de l'animal. Pour éclairer ce point, reprenons la façon dont on fabrique les outres en Mésopotamie, expliquée par Victor Place dans un ouvrage de 1867, *Ninive et l'Assyrie* : les bouchers tranchent la tête de l'animal et font sortir le corps par l'ouverture béante du cou. La peau des jambes, découpée autour du genou et du jarret, est également conservée intacte. « Il résulte de cette opération *une sorte de fourreau* dont les ouvertures inévitables sont hermétiquement fermées avec des cordes.(...) La conservation des jambes donne ensuite de grandes facilités pour gonfler les

⁶ Cf. des reproductions page 5 de l'exemplier.

⁷ Cf. V. Place, *Ninive et l'Assyrie*, 1867, cité dans Tardieu M., *Les paysages reliques, routes et haltes syriennes d'Isidore à Simplicius*, 1990, p. 44.

outrés et pour les fixer au bois des radeaux »⁸.

Ce seraient donc les quatre pattes de la chèvre devenue outre qui feraient ressembler Dardanos à un quadrupède ! Et notre héros se serait glissé dans l'outre "comme dans un fourreau", précise Lycophron. Il est étonnant de retrouver la même image, dans le texte de V. Place, pour décrire l'outre destinée à être remplie d'air ! Mais Lycophron fait peut-être allusion en même temps à un autre type de barque des Mésopotamiens qu'Hérodote décrit au paragraphe 194 du premier livre de ses *Enquêtes* : une sorte de barque appelée *quffa*. Il s'agit d'une barque en forme de bouclier, dont la coque est faite de branches sur lesquelles on étend des peaux qui forment le fond du navire et sa couverture extérieure. Comme dans le cas du *kelek*, l'embarcation n'a ni proue ni poupe, et un long aviron sert pour les manœuvres éventuelles : s'agit-il de la rame de Dardanos ? La barque, grâce à ses rebords assez hauts permet de masquer le passager jusqu'à la taille : comme Dardanos est caché dans son bateau de peaux cousues ? On peut donc imaginer qu'en combinant les caractéristiques de ces différentes embarcations en soi originales, l'auteur ait pu mettre au point un moyen insolite de réchapper au Déluge pour son héros, à moins qu'il n'ait pas eu une connaissance précise de ces différents esquifs. Signalons enfin que Carl von Holzinger, éditeur du texte de Lycophron en 1895, avait pensé que le mot *porkos* que je traduis par quadrupède, désignait non pas un animal, mais une sorte de nasse. Mais à ce moment-là, le texte perd tout son intérêt puisque Dardanos ne ressemble plus à un amphibie extraordinaire, ou à la mouette, mais plutôt à un homme entravé dans un filet de pêcheur. Or il est souligné qu'il est à l'aise dans l'eau déchaînée de la catastrophe diluvienne comme un plongeur. Je pense vraiment que Lycophron, avec l'invention du moyen de locomotion de Dardanos, réintroduit ici le thème de l'*adynaton*, de la chose impossible, connu depuis la définition qu'en a donnée le poète archaïque Archiloque. Je rappelle cette définition : « Que personne parmi vous qui considérez la marche du monde ne s'étonne, pas même si des bêtes sauvages échangent avec des dauphins les coutumes de la vie aquatique et si les flots retentissants de la mer deviennent plus chers que la terre ferme aux premières, tandis que les seconds préfèrent les montagnes boisées ». Les caractéristiques des règnes aquatique et terrestre sont échangées d'après cette définition : baleines, dauphins et phoques viennent chercher leur nourriture dans les arbres en raison de la montée des eaux et Dardanos, en combinant astucieusement les ressources des outrés, nage comme un poisson.

⁸ V. Place cité dans Tardieu M., *Les paysages reliques (...)*, p. 95.

Je pense donc qu'il convient de traduire *porikos* par quadrupède puisque c'est le merveilleux qui est recherché ici. C'est avant tout la visée de Lycophron qui se préoccupe davantage d'érudition et d'originalité que de création d'effets pathétiques dans son long monologue. Notre héros est donc réputé pour sa piété et son ingéniosité et les auteurs qui ont choisi de rapporter son aventure, ayant l'aventure d'Ulysse au chant V de l'*Odyssee* en mémoire, ont peut-être comme lui pensé aux coutumes nautiques mésopotamiennes en inventant le moyen de sauvetage de leur personnage. Venons-en à l'aventure de Deucalion.

3-Deucalion

Le déluge auquel sont liés les noms de Deucalion et de Pyrrha, sa compagne, est celui qui a donné lieu au plus grand nombre de développements et il a, tout comme celui d'Ogygos notamment, servi de repère chronologique. Apollodore, Eusèbe dans la *Préparation Évangélique* ou Origène tout au long de ses œuvres, citent le déluge de Deucalion qu'ils utilisent pour des synchronismes.

A l'époque de Deucalion donc, un déluge se produisit, suffisamment destructeur pour frapper les mémoires. Nonnos montre au chant 3 que le fléau décime la population, mais un couple échappe à la catastrophe -et non plus seulement un héros unique comme dans les autres traditions. C'est dans un coffre qu'ils voguent tous deux, en sécurité sur les flots (*eni larnaki koiladi*) : en précisant qu'il s'agit d'un coffre creux, profond donc, le poète insiste sur la sûreté de cette embarcation, solide et peu ordinaire. Or, le merveilleux est précisément la caractéristique de ce type de récit : il est peu vraisemblable que deux êtres humains aient pu réchapper de la tourmente "sans limites, infinie", sinon dans le domaine de l'épopée merveilleuse, comme c'est le cas de l'œuvre de Nonnos de Panopolis.

Apollodore précise pour sa part que Deucalion, en tant que fils de Prométhée, fut suffisamment ingénieux pour suivre le conseil de son père lors du déclenchement du fléau. Donc, à la manière d'Atrahasis ou « Supersage », le héros mésopotamien du Déluge qui écoute des conseils d'Enki-Éa, son dieu qui le prévient du déluge, notre héros va suivre les indications de son père dont le nom n'est pas éloigné de celui d'Atrahasis, puisque Prométhée est « celui qui pense avant ». C'est justement le récit de l'*Atrahasis* qui a inspiré toutes les autres traditions du déluge en Mésopotamie et celle de la Genèse et par ricochet celles de Grèce, mais nous ne savons pas exactement par quels chemins. Deucalion construisit donc un coffre qu'il munit de provisions et embarqua avec Pyrrha, la fille d'Epiméthée et de Pandore. C'est

une fois de plus le terme *larnax* qui est employé. Grâce au coffre, le couple sera sauvé alors que tous les hommes périssent, à l'exception toutefois de ceux qui ont pu gagner les cimes de montagnes proches que la montée des eaux n'a pas atteintes. L'auteur insiste ensuite sur la durée du fléau (neuf jours et neuf nuits), met l'accent sur le merveilleux en faisant débarquer le héros sur la cime d'une montagne (puisque le paysage ne présente plus les repères habituels), le Parnasse : l'image devient un cliché ; puis il met en valeur le caractère religieux du héros qui, en premier lieu, marque sa reconnaissance au dieu sauveur, en lui offrant un sacrifice, comme le fait le héros des récits de déluge mésopotamiens.

Pour conclure sur l'embarcation qui sauve Deucalion et sa compagne, il est intéressant de regarder deux textes de Lucien : le douzième paragraphe de l'ouvrage *De Syria Dea* et le troisième du *Timon*. Dans le premier de ces deux textes, Lucien montre que tous les hommes périssent... sauf Deucalion, en raison de ses qualités morales et religieuses sur lesquelles l'accent est mis. Lucien explique qu'il fut sauvé comme Noé. En effet, "il avait un grand coffre (*larnax*). Il y fait monter ses enfants et ses femmes (...)". Le coffre prend alors des dimensions propres à recevoir un exemplaire de chaque couple animal en plus de la descendance du héros qui n'apparaît pas ici avec la seule Pyrrha. Le péril est si grand que les diverses créatures doivent être sauvées (du moins un couple de chaque espèce) en prévision d'un renouveau de la vie sur terre, après cette fin provisoire. Quant au texte intitulé *Timon*, il fait également mention du déluge de Deucalion, et là aussi le rapprochement avec le Noé biblique est visible : Deucalion sera sauvé grâce à une petite arche : *kibôtion*. Ce substantif est le diminutif de *kibôton* qui désigne un coffre, une caisse comme le mot *larnax*. Mais ce dernier s'emploie davantage pour désigner un coffre à provisions, ou bien un cercueil, tandis que le premier est utilisé notamment dans le texte de la *Septante* (*Genèse*, 6,14) pour désigner l'arche de Noé.

Lucien, plus nettement marqué par la *Genèse*, insiste sur le moyen qu'offre le Déluge de créer une nouvelle humanité, et surtout le Déluge est à ses yeux un châtement divin. Au paragraphe 12 du *De Dea Syria*, on lit : "La race actuelle des hommes n'a pas été la première, mais la génération qui précédait a péri entièrement. Les hommes d'aujourd'hui proviennent de la seconde race, qui s'est multipliée par Deucalion. On raconte de ces premiers hommes que, leur brutalité étant excessive, ils commettaient toutes sortes de crimes, violaient leurs serments, ne pratiquaient point l'hospitalité, et repoussaient les suppliants. Ils en furent punis par un événement terrible. Tout à coup la terre laisse échapper une énorme quantité d'eau ; il tombe de grandes pluies, les fleuves débordent, la mer passe par-dessus ses rivages : tout

n'est plus qu'une masse d'eau où le genre humain périt". Même si le but, au départ, dans cet ouvrage, est d'expliquer à propos des temples de Syrie pourquoi celui d'Hiéropolis mérite tous les égards, très vite, la présence de Deucalion, fondateur du temple de la ville, devient l'occasion d'un développement explicatif sur l'origine de l'humanité. Le Déluge permet de bien distinguer les deux moments de l'histoire de l'Homme. Les premiers s'apparentent à ceux de la race de fer du mythe des Races d'Hésiode ; les seconds sont issus de Deucalion, héros réputé pour sa piété. Le déluge a donc assaini de toute impiété et de toute violence la surface de la terre : la place est prête pour accueillir une nouvelle humanité.

Le héros de ce Déluge est là encore un être exceptionnel, par son intimité avec le monde divin, son ascendance paternelle : Prométhée, et après le cataclysme, il reste le seul témoin de cette humanité originelle et passe ainsi le relais à la nouvelle génération postdiluvienne. De même, grâce à Dardanos, fils de Zeus, qui, avec Athéna, lui a transmis le Palladion, la génération postdiluvienne garde un lien avec l'humanité originelle, d'avant la séparation entre hommes et dieux, d'avant le cataclysme, mais elle s'est irrémédiablement éloignée d'elle.

Le déluge qui porte le nom de Deucalion a donné lieu, comme le mythe de Phaéthon, à de longs développements chez Nonnos. La caractéristique principale est le traitement merveilleux de la catastrophe. La tonalité tragique ne l'emporte pas. Pour impressionner son lecteur, Nonnos compose son tableau du déluge au chant 6 selon le thème de l'*adynaton*. Insister sur Deucalion perdu au milieu des flots aurait conduit au pathétique. Aussi l'auteur met-il l'accent sur la performance du héros sans évoquer les éventuelles terreurs auxquelles Deucalion pouvait être livré, confronté à un cataclysme d'une telle ampleur : "Et alors Deucalion, traversant l'eau qui monte, se révèle marin hors pair, qui navigue au milieu des airs. Et, vaisseau qui suit sa propre route, sans écoute, loin de tout havre, son coffre avançant tout seul, inscrit son sillage sur l'eau que fouettent les bourrasques".

Mais ce qui fait la spécificité de ce couple, c'est que sa piété l'a désigné pour repeupler le territoire ravagé par le cataclysme et qu'un mythe anthropogonique tout à fait original dans la littérature grecque va rester attaché à ces héros du déluge, un mythe où une nouvelle humanité est créée par un lancer de cailloux.

La conséquence principale du cataclysme diluvien, dans toutes les traditions, c'est l'extermination de la population. Seul subsiste un couple-souche, accompagné parfois de sa famille comme dans le texte de Lucien et des animaux, qui va permettre le renouveau de

l'humanité. Le mythe sert manifestement à souligner le lien qui existe entre la terre-matrice et les hommes. Riches en germes, les eaux renferment les virtualités de toutes les formes et fécondent la terre lors du déluge. Le fléau par l'eau est ainsi propice à une nouvelle création, notamment à celle des hommes comme le montre le mythe de Deucalion et Pyrrha. C'est sur le conseil et l'invitation d'Hermès et de Zeus, selon Apollodore, que Deucalion jette dans son dos des pierres qui donnent naissance à des hommes tandis que des cailloux lancés par Pyrrha naissent des femmes. Et Apollodore conclut son récit sur le jeu de mots qui rapproche en grec le mot peuple du mot pierre, tout comme Pindare, dans la IX^{ème} *Olympique*. Dans ce poème, c'est Épharostos le lutteur originaire d'Oponthe qui reçoit un éloge du poète. Cette ville d'Oponthe est précisément celle de Protogénie, fille de Deucalion et Pyrrha. La première origine des Locriens d'Oponthe remonte ainsi aux pierres lancées par Deucalion et Pyrrha après le Déluge qui furent transformées en créatures humaines : "(...) Pyrrha et Deucalion, descendus du Parnasse, établirent d'abord leur demeure et, sans l'aide de l'amour, créèrent un peuple de même origine, une race de pierre - et cette race porte ce nom. (...) De la race qui naquit ainsi, vos ancêtres aux boucliers d'airain ont tiré leur origine".

C'est Ovide qui nous offre le récit le plus détaillé de cet épisode en insistant sur l'interprétation de l'oracle qui dévoile aux deux rescapés comment créer une nouvelle humanité. "Jetez derrière votre dos les os de votre grande mère" (*Métamorphoses*, I, v.383). La Terre est ainsi désignée dans son rôle d'entité féconde et maternelle. Les os de la grande mère sont bien évidemment les pierres qui, en contact avec la terre, seront dotées d'une puissance fertile.

Autrement dit ce mythe anthropogonique est un mythe d'autochtonie, comme l'explique Jean Rudhardt « plusieurs versions du mythe soulignent l'appartenance des pierres à la terre ancestrale ; dans ce cas, le mythe de la naissance à partir des pierres est une simple variante du mythe d'autochtonie »⁹. Créer des hommes à partir des os de la grande mère, c'est-à-dire à partir de la Terre-Mère, c'est reproduire la cosmogonie initiale : Gê, anthropomorphisée est à l'origine de la race humaine. Cette naissance des lithogènes est avant tout symbole de régénération, car tout ce qui retourne à la terre est à nouveau pourvu de vie. Sur le plan cosmique, les eaux diluviennes effacent une époque, achèvent un cycle, tout en préparant l'avènement d'un autre monde terrestre et d'une nouvelle humanité.

⁹ J. Rudhardt, « Cohérence et incohérence dans la structure mythique », *Diogène*, 77, Janvier-Mars 1972.

Si les Grecs ont souhaité rattacher le récit du Déluge au motif de la naissance d'une nouvelle humanité, on peut cependant noter que les hommes et les femmes qui naissent des cailloux lancés respectivement par Deucalion et Pyrrha sont ensuite perdus de vue : ils forment la masse anonyme de l'humanité "autochtone". Tandis que les enfants nés de l'union de Deucalion et Pyrrha ont donné leur nom aux peuples qui sont issus d'eux : Hellen aux Hellènes, Éole aux Éoliens, Doros aux Doriens, Achaïos aux Achéens, Ion aux Ioniens. Comme dans la *Genèse* où, à la fin du chapitre IX, Sem, Cham et Japhet, les trois fils de Noé, donnent leurs noms aux Sémites, aux Cananéens et aux Japhétites, comme on le comprend dans cet épisode où Noé bénit les uns et maudit les autres.

Pour expliquer le nom d'un peuple glorieux, le Déluge offre donc l'occasion, en mettant en évidence le rescapé, de donner une origine prestigieuse à ce peuple qui se voit ainsi très lointainement rattaché à l'ère mythique qui a clos le Déluge. Deucalion, en raison de son rôle clef dans le repeuplement de la terre, voit six régions revendiquer son accostage ou son règne sur leur territoire. La Phocide, la Locride, la Thessalie et le mont Othrys, l'Épire, l'Attique et enfin l'Argolide. Si maintenant l'on se penche sur la vaste descendance de Deucalion et Pyrrha, d'après l'arbre généalogique qu'on peut dresser en lisant Hésiode ou bien Apollodore, on remarque que Deucalion est un "personnage pivot" entre les immortels et les humains, entre Prométhée son père et Hellen l'un de ses nombreux descendants, car il est l'ancêtre des différents peuples helléniques, fournissant matière à des traditions locales multiples, en tant que symbole de piété et héros civilisateur. Les descendants de Deucalion et Pyrrha ont ainsi un rôle « ethnogonique » : ils recréent le peuplement des diverses régions de Grèce jusqu'en Macédoine, région qui tient son nom de Macédon, fils de Thyia, elle-même fille de Deucalion. Selon ce même processus onomastique, toutes les régions de la Grèce héritent leur nom de l'un des descendants de Deucalion : les Hellènes d'Hellen en Phthiotide, les Éoliens d'Éole en Thessalie, les Doriens de Doros en Phocide, les Achéens d'Achaïos dans le Péloponnèse et les Ioniens de Ion à Athènes. Ainsi tous ces territoires sont-ils rattachés au nom de Deucalion, indirectement.

Le Déluge de Deucalion ouvre ainsi la porte à l'ère historique où les hommes ont une vie écourtée, en raison même de leur nature : ils sont faits de terre à la différence des dieux immortels et des hommes des premières races qui vivaient plus longtemps. Deucalion est donc un héros tout aussi exceptionnel que les précédents, mais sa notoriété est plus importante parce qu'elle est liée non seulement à sa piété, mais surtout au mythe

anthropogonique par les pierres. Parfois, dans les textes, le mythe de Deucalion est lié à celui qui met en scène Phaéthon, le déluge venant mettre un terme à l'incendie généralisé causé par Phaéthon : consacrons-nous pour terminer à ce héros.

2) Le héros de l'embrassement de l'univers : Phaéthon

Phaéthon est le fils d'Hélios et de Clymène, la naïade, il a donc pour grand-père Océan et Téthys. Nonnos, au chant 38 des *Dionysiaques*, aux vers 105 à 434, consacre une longue digression à l'histoire de Phaéthon, depuis les causes de la catastrophe ignée jusqu'au retour de l'harmonie universelle. Dès le vers 155 on voit Océan jouer à lancer son petit fils en l'air, mais l'enfant tombe dans l'eau noire, préfigurant ainsi sa mort prématurée. La chute est involontaire, mais le destin de l'enfant bien visible. Dans une seconde scène de jeu, Phaéthon est montré se fabriquant un jouet (v. 172 sqq.) : il s'agit d'un char factice, pâle image de celui de son père qui conduit les chevaux du soleil. On comprend ainsi son attachement de longue date au char solaire et à ses chevaux et c'est donc dans la logique de ses goûts qu'il demande plus tard à son père de conduire son char, et non, comme le présente Ovide, par démesure, parce qu'il ose rivaliser avec les dieux : « ton destin est d'un mortel, ton ambition d'un immortel » lui dit son père chez Ovide, qui fait de lui un mortel, malgré son ascendance divine¹⁰. Ce motif du châtement d'un trait d'*hybris* de Phaéthon remonte probablement aux *Héliades*, la tragédie perdue d'Eschyle, qui est peut-être le créateur du mythe de Phaéthon, puisque nous n'avons gardé aucune trace de ce mythe dans la poésie conservée antérieure aux tragiques. Dans la tragédie eschyléenne, la colère de Zeus est suscitée par le comportement d'un être écervelé et peureux, qui n'a pu se montrer à la hauteur de ses ambitions et a cru pouvoir, en improvisant, égaler dans son rôle le dieu auquel revient cette charge habituellement¹¹. C'est précisément la fonction qui définit le dieu, quel qu'il soit dans le Panthéon. Aussi, aspirer à celle-ci est-ce justement convoiter l'essence divine. Hélios avait pourtant bien défini le caractère extravagant de la demande de son fils -pensant le décourager- en précisant qu'elle était irrecevable parce que contraire à l'ordre établi qui distingue clairement les fonctions de chacun dans le cosmos. Or c'est justement le désir d'enfreindre l'interdit et d'obtenir l'impossible qui redouble l'ambition de l'adolescent.

Pour les anciens Grecs, il existe entre l'ordre du monde et l'excès des comportements

¹⁰ Ovide, *Métamorphoses*, 1, 11.

¹¹ D'après Rachel Aélion qui reconstitue la trame de la tragédie dans son *Euripide héritier d'Eschyle*.

individuels un rapport tellement étroit que la moralité individuelle est garante du bon fonctionnement de l'univers et que tout écart se solde d'une catastrophe à plus ou moins grande échelle. Le mythe de Phaéthon, qui, en conduisant le char du Soleil, son père, provoque un incendie cosmique, permet d'illustrer cette conception morale et cosmologique. Chez d'autres auteurs comme Lucien ou Hygin par exemple, l'insistance est également mise sur l'étourderie, la maladresse, la témérité du jeune héros et encore sur la faiblesse d'Hélios qui cède au caprice de son fils. L'intrépidité de l'adolescent est immédiatement sanctionnée, puisqu'au moment où son char est tiré trop près de la terre, tout s'embrase à cause d'un feu qui se trouvait allumé à proximité (fable 104 d'Hygin). Ou bien, selon une autre version, tout commence à prendre feu quand Zeus frappe le jeune homme de sa foudre (fable 102 d'Hygin). Lucien, dans le *Dialogue de Zeus et d'Hélios* 24, montre que l'attelage incendie une partie de l'univers, tandis que l'autre meurt sous l'action d'un froid glacial, le soleil s'en étant trop éloigné.

Nonnos, quant à lui, développe une vision du monde selon laquelle chacun doit rester à sa place, même chez les dieux. Hélios ne peut refuser de tenir sa promesse et doit céder son apanage (*to géras*) à son fils, sinon ce serait faire échapper Phaéthon à son destin, ce qui est impossible. L'histoire de Phaéthon et de la course éperdue du char solaire va alors donner lieu à des développements au chant 38 des *Dionysiaques*, aux vers 347-409 qui permettent au poète épique de donner libre cours à son projet esthétique qui allie toutes les figures de l'amplification nécessaires à une traduction originale du caractère exceptionnel du voyage cosmique de Phaéthon qui transforme le ciel en un brasier stellaire : on assiste à une véritable « guerre des étoiles » ; une confusion totale est entraînée par le désordre des constellations désorientées ; aucun astre n'est plus en place ou ne peut rester à sa place en raison du danger que présente le char de feu désorienté qui va frôler les quatre points cardinaux. « On voit dévier l'axe même qui traverse en son centre le Ciel tournoyant ». Nonnos donne de la vie à son tableau, de façon très réussie, en faisant intervenir tous les animaux qui ont donné leur nom aux signes du Zodiaque. Ainsi, l'on voit le Chien, le Lion, le Capricorne, le Dauphin, le Scorpion, le Taureau (...) personnifiés, réagir comme se comportent les êtres vivants qui sont sur la terre, dans les airs ou sur les eaux lors du cataclysme. Phaéthon voit alors l'univers tout entier en flammes.

Le mythe de Phaéthon répond aussi à une visée étiologique quand Nonnos, à la toute fin du chant 38, vers 424 à 431, décrit le catastérisme de Phaéthon, tout à l'honneur du

héros, qui devient la constellation du Cocher avec son chariot dans le voûte céleste et, plus étonnant encore, le catastérisme du fleuve Eridan, fleuve terrestre brûlé, qui devient un chapelet d'étoiles sinueux qui s'étire depuis le tropique du Capricorne en direction du sud ; puis dans les trois derniers vers (432-434), le poète conclut par la métamorphose en arbres des Héliades, sœurs de Phaéthon, qui pleurent la chute de leur frère du haut du ciel, arbres dont les larmes distillées par les feuilles sont « une rosée précieuse » dont d'autres auteurs font explicitement de l'ambre (par exemple Eschyle, dans sa pièce *Les Héliades* ou Euripide dans sa tragédie *Phaéthon*). L'histoire de Phaéthon donne donc l'occasion à Nonnos de proposer trois motifs étiologiques expliquant la création de deux constellations et l'origine de l'ambre. Aristote, quant à lui, dans son traité des *Météores*, 345a, rapproche le mythe de l'origine de la Voie Lactée : ce serait le trajet d'une étoile délogée de sa place durant la course de Phaéthon qui aurait donné le jour à la Voie Lactée¹².

Dans d'autres textes de nature philosophique, le mythe de Phaéthon devient une sorte d'allégorie et sert même à illustrer des théories relatives à l'histoire du cosmos. Ainsi, l'aventure de Phaéthon recèle une vérité, explique Critias dans le *Timée* de Platon. Un prêtre égyptien a un jour rapporté la signification du mythe : « La vérité la voici : une déviation se produit parfois dans les corps qui circulent au ciel autour de la terre. Et, à intervalles de temps largement espacés, tout ce qui est sur terre périt alors par surabondance de feu ». Cette vérité est peut-être un « mythe vraisemblable » comme les désigne Platon, quand ces récits tentent de pallier notre incapacité à percer les secrets de l'univers. Dans cet esprit, les lectures allégoriques du mythe étaient courantes : Le mythe de Phaéthon peut ainsi symboliser l'*ekpurôsis*, la fin de l'univers par le feu selon la doctrine stoïcienne du retour éternel qui s'appuie sur des observations astrologiques et cosmologiques : « Les philosophes Stoïciens sont d'avis que le tout se transforme en feu, comme en une semence originelle et de nouveau à partir de cet état l'ordonnance de l'univers se rétablit telle qu'elle était auparavant ».

Le mythe raconté par Dion Chrysostome dans son *Discours 36*, évoque aussi la conflagration stoïcienne, suivie du déluge et les rattache explicitement aux deux figures de Phaéthon et de Deucalion. L'auteur fait l'exposé de la vie de l'univers et affirme l'emprunter à « un mythe chanté par les mages dans leurs cérémonies secrètes ». On a depuis longtemps

¹² On trouve d'ailleurs la même exégèse physique chez Manilius en 1, 753.

supposé que le rhéteur de Pruse, conférencier à succès, parcourant en tous sens l'Asie Mineure, s'inspirait dans ce morceau d'un hymne sacré des Maguséens, membres de colonies mazdéennes, qui s'établirent sous les Achéménides, à l'ouest de l'Iran, depuis la Mésopotamie jusqu'à la mer Égée et qui s'y maintenaient encore sous l'empire romain. Dans le récit de Dion Chrysostome, une doctrine de l'*ekpurôsis* est prêtée aux Mages, *ekpurôsis* que Dion rattache précisément à Phaéthon. Dion décrit le moment où le monde s'embrase dans l'air enflammé en recourant à une tradition mythique, selon laquelle l'univers est figuré par un quadrigue que conduit Zeus, le dieu suprême, et dont les quatre chevaux, symboles des quatre éléments (le feu, l'air, l'eau et la terre), se meuvent incessamment dans un cercle immuable, jusqu'à ce que se produise la catastrophe : le premier cheval, celui du feu enflamme la crinière de ses voisins et c'est la conflagration cosmique. (§§ 47-48) : selon les Mages, écrit Dion, les Grecs n'ont qu'un seul souvenir de cet accident qu'ils attribuent précisément à Phaéthon. Le déluge est ensuite rapidement évoqué, il intervient également après l'incendie généralisé, mais sans qu'un lien direct de cause à effet soit mis en évidence. C'est avant tout un lien chronologique comme on peut le lire au paragraphe 49. Le déluge provoqué par le cheval de Poséidon intervient dans le cours du récit après l'évocation de la conflagration causée par l'air enflammé, exhalé par les deux premiers chevaux du quadrigue cosmique, et l'auteur associe le déluge provoqué à celui de Déluge de Deucalion¹³. Cette association entre nos personnages et les cataclysmes se comprend dans la mesure où la théologie stoïcienne (*via* Poseidonios d'Apamée), qui influence Dion ici, conformément à son système d'exégèse physique des récits fabuleux, avait expliqué les mythes de Deucalion et de Phaéthon comme des allégories du Déluge et de la conflagration du monde.

Dans la tradition grecque du mythe de Phaéthon, le feu joue, on le voit, le rôle principal, feu du soleil ou feu de la foudre, il embrase l'air et toutes les parties du monde qu'il gagne sous l'action des vents. Or, dans la mythologie et la religion iraniennes, le feu est omniprésent. Il peut être destructeur, mais il est aussi et avant tout le symbole de la pureté. Les catastrophes ignées rapportées dans les mythes grecs semblent véritablement tirer leur origine d'un fonds commun aux populations indo-européennes pour lesquelles c'est par un

¹³ Déjà Posidonius (135-50 avant J.C.), dans l'école stoïcienne, remet au goût du jour la croyance à l'*ekpurôsis* qui avait été contestée par certains Stoïciens avec au moins un aspect nouveau, la destruction du monde par l'eau.

vaste incendie, par un embrasement général qu'il sera mis un terme au monde actuel. C'est peut-être par l'intermédiaire des Mages ou Maguséens que les croyances iraniennes sur le rôle du feu sont parvenues en Grèce.

Phaéthon est d'ailleurs associé à Mithra à deux reprises, par Nonnos, dans les *Dionysiaques*, au chant XXI, vers 250-51 : "Mithra, un Phaéthon assyrien en Perse" et au chant XL, vers 399. Comment expliquer cette association ? Il faut d'abord rappeler que Mithra est un dieu de l'Iran ancien qui n'est certainement pas sans rapport avec le Mithra Indien. C'est avant tout un dieu solaire et un sauveur eschatologique. Le culte qui lui était consacré s'était répandu dans le monde hellénistique, puis romain et c'est chez les soldats notamment que florissait le culte à mystères dont il était l'objet. En sacrifice, on offrait à ce dieu un taureau et souvent Mithra est représenté en train de sacrifier le taureau primordial. Les représentations des bas-reliefs le montrent également partageant le repas sacramentel avec le Soleil, sur la dépouille du Taureau sacrifié. R. Turcan décrit des stèles à scènes multiples de l'art mithriaque dans son ouvrage *Mithra et le mithriacisme*, où l'on voit aussi Mithra monter sur le char du Soleil (p.98). Ainsi l'association de Mithra et de Phaéthon dans l'expression de Nonnos peut-elle se comprendre par le fait d'une part que Mithra est un dieu solaire, et que d'autre part, Phaéthon, fils d'Hélios, prend les rênes du char du Soleil. Nous comprendrons mieux cette association en regardant la stèle biface de Dieburg, découverte en 1926, près du limes germanique qui est très curieuse, note R. Turcan, car « elle nous montre, au lieu du Tauroctone, un Mithra cavalier tirant de l'arc entre les deux dadophores ; au revers du panneau, on a identifié le jeune Phaéthon demandant à son père Hélios la grâce de conduire le char solaire à sa place". On voit en effet dans un cercle -qui porte une dédicace à Mithra- figurant peut-être la sphère du monde, dans la partie inférieure, un groupe formé de la Terre, de l'Océan et du Ciel. Au-dessus, Phaéthon est représenté au moment où il obtient de son père, Hélios, assis sur son trône et entouré des saisons, le privilège de conduire le quadrigé. Et déjà les chevaux lui sont amenés par les Vents. Les écoinçons sont occupés par les bustes des vents qui soufflent dans les quatre directions.

Cette association de figures aussi différentes que celles de l'aurige présomptueux qui, par sa maladresse, aurait provoqué un désastre, s'il n'avait été foudroyé par Zeus, avec celle du dieu de la lumière et de la vérité, Mithra, transmis par la théologie mazdéenne est vraiment étonnante. Selon R. Turcan, le mythe de Phaéthon évoque à Dieburg "La menace de la sécheresse totale que Mithra, vrai *Sol invictus*, avait épargnée au monde animal et

végétal grâce au miracle de l'eau. La flèche qui avait fait sourdre l'onde rafraîchissante préfigurait la désaltération des espèces par le sang du taureau (d'où la substitution d'un Mithra sagittaire au Mithra tauroctone habituel). D'autres reliefs et une peinture de Doura-Europos illustrent cette représentation de Mithra chasseur et cavalier¹⁴.

Ainsi s'allient les rôles du feu solaire et de l'eau dans les deux faces de la stèle, comme les relie notamment les récits de Nonnos et de Dion. Et surtout, si l'on considère le mythe de Phaéthon ainsi que celui de la conflagration stoïcienne comme des paradigmes du motif mythique de la fin d'un monde, la présence de Mithra sagittaire ne doit plus nous surprendre : elle symbolise le renouveau de la vie sur terre après le cataclysme. Nous pouvons donc déceler ici entre traditions orientales et grecques un point commun, dans le souci qu'elles ont de mettre en évidence le caractère temporaire du fléau par le feu : les dieux assurent toujours, quelle qu'en soit la manière, le Retour à la vie.

On pourrait encore, pour terminer, évoquer l'interprétation du néoplatonicien Proclus qui voit dans la chute de Phaéthon dans l'Eridan une représentation de la chute de l'âme dans le monde du devenir. Pour lui, les âmes « sont disséminées dans les dieux encosmiques », à savoir les astres. Elles sont placées sous leur commandement et par conséquent « reçoivent une sorte de reflet de la propriété de celui qui les a reçues en lot »¹⁵. Certaines âmes descendent dans la *genesis* et Phaéthon en fait partie, lui, le fils du soleil, qui, avec ses tuniques de feu, propres aux âmes héliques, mit le feu à la terre. Une fois descendues dans la *genesis*, ces âmes ont besoin que se soucient d'elles d'autres âmes qui sont restées en haut, et c'est le cas des Héliades, âmes héliques qui, parce qu'elles pleurent notre héros, sont dites « sœurs de Phaéthon »¹⁶...

En conclusion, nous pouvons dire que les mythes de fin du monde provisoire, de fléaux par le feu et par l'eau, mettent à l'honneur des figures singulières à bien des égards, qui sont choisies pour leur exploit extraordinaire, leur ascendance brillante, leur destin hors norme, ou encore pour la correspondance symbolique avec des conceptions d'ordre moral ou cosmologique qu'elles traduisent en termes mythiques, ou parce qu'elles offrent

¹⁴ Turcan R., *Mithra et le mithriacisme*, Paris, Les Belles Lettres (Histoire), 1993, p. 60-61.

¹⁵ Proclus, *Commentaire sur le Timée*, 1, 109, 20-113, 33.

¹⁶ Le lecteur se reportera avec profit à la notice du chant 38 des *Dionysiaques* dans la CUF, établie par B. Simon (1999), à propos des variantes du mythe et ses différentes exégèses, en particulier p. 43-44 pour celle de Proclus que nous citons en partie ici.

l'occasion de développements étiologiques ou même esthétiques. Ces figures, si elles sont propres à la Grèce, portent en elles des traits hérités du Proche-Orient, même s'il n'est pas toujours facile de démêler le cheminement de ces motifs.

Christine Dumas-Reungoat

Université de Caen-Normandie / Centre Michel de Boüard-CRAHAM UMR 6273

Oracles Sibyllins, 8, 337-358 (trad. personnelle) :

« Tous les êtres humains grinceront des dents, se consumeront dans la soif, la faim, la peste et les meurtres et ils réclameront la mort comme un bien pour échapper à eux-mêmes ».

Platon, *Timée*, 23a6-b1 (trad. A. Rivaud, CUF) :

“ Mais chez vous et chez les autres peuples, à chaque fois que les choses se trouvent un peu organisées en ce qui touche l'écriture et tout le reste de ce qui est nécessaire aux États, voici que de nouveau, à des intervalles réglés, comme une maladie, les flots du ciel retombent sur vous et ne laissent survivre d'entre vous que des illettrés et des ignorants (...)”.

OGYGOS

Philochoros, *FGH*, 3b, 328F 92A (trad. personnelle) :

“ Depuis Ogygos, [...] époque à laquelle se produisit le premier grand cataclysme que connut l'Attique [...]”.

Nonnos de Panopolis, *Dionysiaques*, 3, 204-208 (trad. P. Chuvin, CUF) :

« Ogygos avait éprouvé la première de ces tourmentes sonores, fendait l'éther sur des montagnes d'eau, tandis que la crue recouvrait la terre tout entière ; les montagnes de Thessalie étaient cachées jusqu'à la cime ; tout en haut, la cime du roc pythique, proche des nuages, était battue par le courant né de la tourmente ».

DARDANOS

Lycophron, *Alexandra*, v. 72-85 (trad. personnelle) :

“Je pleure sur toi, patrie, et sur la tombe du plongeur, rejeton de la fille d'Atlas, qui, un jour, dans une embarcation faite de peaux cousues (ράπτῳ κύτει), pareil à une sorte de quadrupède (πόρκος) d'Istros, après avoir enveloppé son corps dans cette outre -comme dans un fourreau- (ἀσκῳ ἀμφελυτρώσας δέμας), à l'aide d'une seule rame (μονήρης), nageait comme une mouette de Rheithymnia, laissant derrière lui l'ancre de Zérynthos -celui de la déesse à qui l'on immole les chiens- et Saon, la demeure fortifiée des Corybantes .

Quand toute la terre fut inondée sous le flot bouillonnant de la pluie crépitante envoyée par Zeus, les tours sur terre furent détruites de fond en comble et les hommes nageaient voyant leur dernière heure arriver. Le chêne et ses fruits ainsi que le doux raisin, ce sont les baleines, les dauphins et les phoques prêts à bondir dans les lits des hommes mâles qui les paissent ”.

Scholie aux v. 215 à 220 du chant XX de l'*Iliade* (trad. personnelle) (H. Erbse, Scholia Graeca in Homeri Iliadem (scholia vetera), 1977, vol. 5, Berlin, De Gruyter) :

“Dardanos est fils de Zeus et de la fille d'Atlas, Electre. Il habitait Samothrace. Et, lorsque survint le déluge, ayant confectionné une outre (ἀσκὸν κατασκευάσας) et s'étant glissé dedans (ὑποδύς εἰς αὐτὸν), il se laissa porter au gré des flots. Ayant ensuite abordé sur le mont Ida, il fonda Dardanie.”

Eustathe, *Commentaire sur l'Iliade*, XX, v.214 sqq., p. 395 (trad. personnelle) :

“Au sujet de Dardanos, les anciens disent que, lors du déluge (...), il partit de Samothrace dans une outre ou une embarcation précaire faite de peaux, selon ce que pense précisément Lycophron, (ἀσκὸν ἢ σχεδίαν μετὰ δερμάτων σκευάσας, καθὰ καὶ τῷ Λυκόφρονι δοκεῖ) et, s'étant glissé dedans (ὑποδύς), et abandonné aux flots, il aborda en Troade, après l'assèchement des zones inondées ; il construisit

Dardanie, située plus haut que la future Iliion, par peur de la voir inondée sous de fortes pluies, catastrophe dont il avait fait lui-même l'expérience".

L'adynaton, thème de la chose impossible : Archiloque, Fgt 122, v. 6-9, West M. L., *Iambi et elegi Graeci*, vol. 1, Oxford, 1971 (trad. personnelle) :

« Que personne parmi vous qui considérez la marche du monde ne s'étonne, pas même si des bêtes sauvages échangent avec des dauphins les coutumes de la vie aquatique et si les flots retentissants de la mer deviennent plus chers que la terre ferme aux premières, tandis que les seconds préfèrent les montagnes boisées ».

DEUCALION

Nonnos, *Dionysiaques*, 3, 209-214 (trad. P. Chuvin, CUF) :

« Au second déluge, l'eau de terribles bourrasques avait englouti sous la furie de ses vagues l'orbe arrondi de la terre ; tandis que périssaient les mortels, Deucalion fut le seul, avec une compagne de son âge, Pyrrha, à pouvoir fendre **au creux d'un coffre** (ἐνὶ λάρνακι κοίλαδι) le flot tourbillonnant de **la tourmente infinie**, et à naviguer, matelot ballotté, **sur l'air devenu eau** ».

Apollodore, *Bibliothèque*, 1, 7, 2 (trad. personnelle) :

Prométhée eut un fils, Deucalion. Celui-ci régna dans les régions sises aux alentours de Phthie, et épousa Pyrrha, la fille d'Épiméthée et de Pandore, la première femme façonnée par les dieux. Puis, quand Zeus décida de détruire la race de bronze, **Deucalion, sur les conseils de Prométhée, construisit un coffre, l'approvisionna et s'y embarqua en compagnie de Pyrrha.** Zeus alors, comme il avait déversé du ciel des pluies considérables, inonda la plus grande partie de la Grèce, si bien que tous les hommes périrent, à l'exception de quelques-uns qui réussirent à gagner de hautes montagnes toutes proches.(...) **Quant à Deucalion, dans le coffre** (ἐν τῇ λάρνακι), **il fut porté sur les eaux pendant neuf jours et neuf nuits, lorsqu'il aborda sur le Parnasse. C'est là que, lorsque les pluies eurent cessé, il débarqua et offrit un sacrifice à Zeus, protecteur des fugitifs.** Ce dernier dépêcha Hermès auprès de Deucalion pour l'enjoindre de choisir ce qu'il désirait. Deucalion choisit de donner vie à des êtres humains. Alors, sur le commandement de Zeus, il souleva des pierres au-dessus de sa tête et les jeta derrière lui : **des pierres que Deucalion jetait, naissaient des hommes, de celles que jetait Pyrrha, des femmes. De là vint la dénomination métaphorique "peuple", qui s'appuie sur le jeu *laos* (= le peuple) /*laas* (= la pierre).** Et Deucalion eut des enfants de Pyrrha : Hellen, Amphictyon, Protogénie [...] ».

Lucien, *La déesse syrienne*, 12 (trad. personnelle) :

«On m'a parlé de Deucalion chez les Grecs. Voici ce qu'ils en disent et la substance de leur tradition : "La race actuelle des hommes n'a pas été la première, mais la génération qui précédait a péri entièrement. Les hommes d'aujourd'hui proviennent de la seconde race, qui s'est multipliée par Deucalion. **On raconte de ces premiers hommes que, leur brutalité étant excessive, ils commettaient toutes sortes de crimes, violaient leurs serments, ne pratiquaient point l'hospitalité, et repoussaient les suppliants. Ils en furent punis par un événement terrible. Tout à coup la terre laisse échapper une énorme quantité d'eau ; il tombe de grandes pluies, les fleuves débordent, la mer passe par-dessus ses rivages : tout n'est plus qu'une masse d'eau où le genre humain périt. Deucalion seul est réservé pour une seconde génération, à cause de sa droiture et de sa piété. Voici comment il fut sauvé : il avait un grand coffre (λάρνακα μεγάλη). Il y fait monter ses enfants et ses femmes. Pendant qu'il y montait, les porcs, les chevaux, les lions, les serpents et les autres animaux qui vivaient sur la terre vinrent à lui, couple par couple. Il les reçut tous et ils ne lui firent aucun mal ; au contraire, il régnait entre eux une grande amitié grâce à l'influence de Zeus. Tous ensemble surnageaient dans le coffre, tant que l'eau recouvrait la terre".** Voilà ce que les Grecs racontent de Deucalion ».

Lucien, *Timon*, 3, 6-13 :

Une petite arche sauve Deucalion : κιβώτιον.

Nonnos, *Dionysiaques*, 6, 367-370 (trad. P. Chuvin, CUF) :

“Et alors Deucalion, traversant l'eau qui monte, se révèle marin hors pair, qui navigue au milieu des airs. Et, vaisseau qui suit sa propre route, sans écoute, loin de tout havre, son coffre (λάρνακος) avançant tout seul, inscrit son sillage sur l'eau que fouettent les bourrasques”.

Pindare, IX^{ème} *Olympique* (trad. A. Puech, CUF) :

“(…) Pyrrha et Deucalion, descendus du Parnasse, établirent d'abord leur demeure et, **sans l'aide de l'amour, créèrent un peuple de même origine, une race de pierre - et cette race porte ce nom.** (...) Donc l'on conte que la force des eaux avait jadis inondé la terre noire, mais que, par l'art de Zeus, soudainement, cette marée se résorba. De la race qui naquit ainsi, vos ancêtres aux boucliers d'airain ont tiré leur origine”.

PHAÉTHON

Lucien, *Dialogue des Dieux, Zeus et Hélios*, 24 (trad. personnelle) :

Zeus : - Qu'as-tu fait, toi le pire des Titans ? Tu as tué absolument toute vie sur terre, en confiant ton char à un jeune écervelé qui en a détruit une partie en s'approchant trop près du sol et qui a anéanti l'autre par un froid glacial en l'éloignant trop du feu. Enfin il n'y a rien qui n'ait été bouleversé, confondu : si je ne m'en étais pas aperçu ni ne l'avais foudroyé, il ne resterait pas même un morceau d'homme : le beau cocher, le beau conducteur de chars que tu nous a envoyé !”

Hélios : - J'ai eu tort, Zeus ; mais excuse-moi d'avoir cédé aux instances redoublées d'un fils. Pouvais-je prévoir qu'il en résulterait un si grand désastre ?

Nonnos, *Dionysiaques*, 38, 49 sqq. (trad. B. Simon, CUF) :

« Et ce fut le tumulte dans l'éther ; il secoua l'assemblage du monde immuable. L'axe même, fiché au centre de la sphère céleste, bascula obliquement. Le Libyen Atlas, peinant à supporter le pôle des astres qui tourne sur lui-même, accroupi, s'appuyait fortement sur le sol, courbé sous un fardeau plus lourd ; et, effleurant de la spirale sinueuse de son ventre le cercle équinoxial, loin de l'Ourse, le Dragon fit route avec le Taureau astral et siffla contre lui ; le Lion rugit dans sa gorge contre le Chien brûlant, réchauffant l'air de sa crinière de feu, et fit face hardiment au Cancer octapode d'un bond aux crins velus ; près de la patte arrière du Lion céleste, sa queue assoiffée fouettait la Vierge sa voisine ; la jeune fille ailée, passant d'un bond près du Bouvier, atteignit l'axe du monde et rencontra le Chariot. Sur la piste occidentale, envoyant sa lumière errante, l'Étoile du matin bousculait l'Étoile du soir située en face ; le Jour était incertain. Sirius brûlant saisit l'Ourse assoiffée au lieu du Lièvre habituel. Quittant séparément, l'un le Sud, l'autre le Nord, les Poissons constellés, voisins du Verseau, bondirent sur l'Olympe. [...] ».

Platon, *Timée*, 22c3-d5 (trad. A. Rivaud, CUF) :

« Ce qu'on raconte aussi chez vous, qu'une fois, Phaéthon, fils d'Hélios, ayant attelé le char de son père, mais incapable de le diriger sur la voie paternelle, incendia tout ce qu'il y avait sur terre et périt lui-même, frappé par la foudre, cela se dit en forme de légende. La vérité, la voici : une déviation se produit parfois dans les corps qui circulent au ciel autour de la terre. Et, à intervalles de temps largement espacés, tout ce qui est sur terre périt alors par surabondance de feu. Alors tous ceux qui habitent sur les montagnes, dans les lieux élevés et dans les endroits secs, périssent, plutôt que ceux qui demeurent proche des fleuves et de la mer (...) ».

L'ekpurôsis stoïcienne : SVF, 2, p. 184, fr 596 : Chrysippe, *Fragments logiques et physiques* (trad. personnelle) :

« Les philosophes Stoïciens sont d'avis que le tout se transforme en feu, comme en une semence originelle et de nouveau à partir de cet état l'ordonnance de l'univers se rétablit telle qu'elle était auparavant ».

Dion de Pruse, *Discours 36, §§ 47-48 ; § 49 passim* (trad. personnelle) :

« La plupart du temps, les chevaux continuent leur course en paix et sans heurt, sans se nuire. Mais en une occasion, dans le passé, lors d'une longue période de temps ponctuée de nombreuses révolutions (astrales), tomba d'en-haut le souffle puissant du premier cheval, en cela semblable précisément à un coursier fougueux, échauffant les autres chevaux, et en particulier le dernier avec plus de violence. Sa crinière -dont il s'enorgueillissait tout particulièrement- fut alors la proie des flammes, ainsi que toutes les parties de l'univers sans exception. Mais, disent (les Mages), les Grecs n'ont qu'un seul souvenir de cet accident qu'ils attribuent à **Phaéthon**, ne pouvant blâmer Zeus pour sa conduite du char ni critiquer les courses du soleil »

Le troisième cheval du quadrigé, "cheval consacré à Poséidon et aux Nymphes, s'est cabré, exceptionnellement pris de panique", lit-on au paragraphe 49. Alors,

*"d'une sueur abondante, le cheval de Poséidon inonda ce même cheval, [le cheval de la terre qui avait déjà subi la destruction par le feu], étant donné qu'ils sont attelés ensemble" [...]. Et les Grecs, ne racontent qu'une seule tempête de cette espèce, en raison de leur jeunesse et de leur faible mémoire et disent que le roi d'alors, **Deucalion**, leur épargna la destruction complète ».*

Sources des illustrations p. 5 :

Salonen A. 1939, *Die Wasserfahrzeuge in Babylonien*, Helsinki, planches XXII, 2 ; XXIII, 1 ; XXIII, 2.

- Planche XXII, 2 : soldats se déplaçant sur des outres et soldats préparant des outres : bas-relief du palais sud-ouest de Ninive, daté du règne de Sennacherib (704-681 av. n. è.)

- Planche XXIII, 1 : outres pour fuir la défaite ; palais de Nimrud, datant du règne d'Aššurnāširpal II (883-859 av. n. è.)

- Planche XXIII, 2 : radeau d'outres pour le transport de charges, palais sud-ouest de Ninive, daté du règne de Sennacherib (704-681 av. n. è.)

Turcan R. 1993, *Mithra et le Mithriacisme*, Paris, Les Belles Lettres (Histoire), planche(s) 6 et) 7. Stèle biface de Dieburg, représentant, sur l'avant, Mithra en cavalier tirant de l'arc entre deux dadophores ; et, sur le revers, Phaéthon demandant à son père Hélios de conduire le char solaire.



Stèle bifacc de Dieburg, revers : Phaéthon.

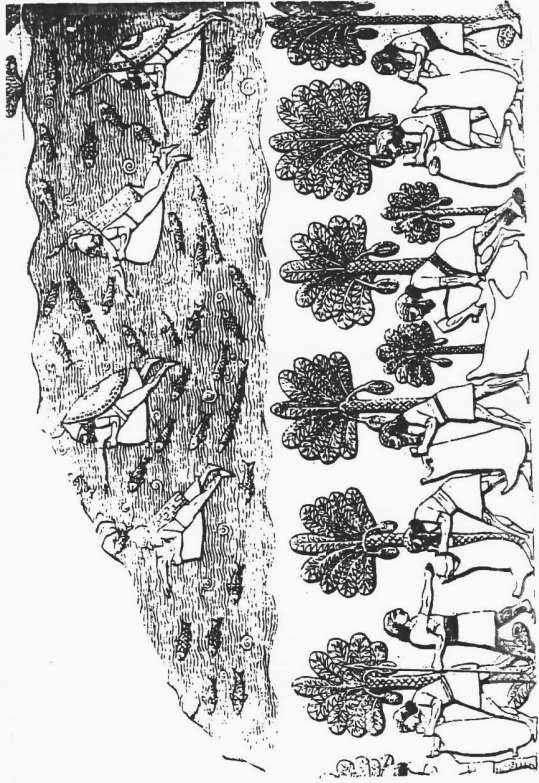


Planche XXII, 2, soldats sur des outres et préparation des outres.

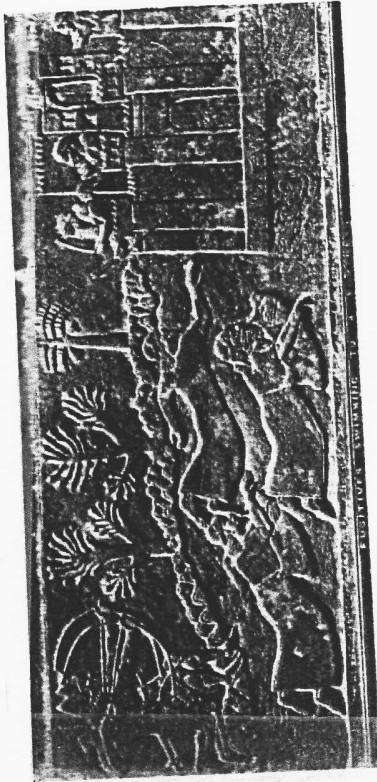


Planche XXIII, 1, fugitifs s'échappant à la nage grâce à des outres.

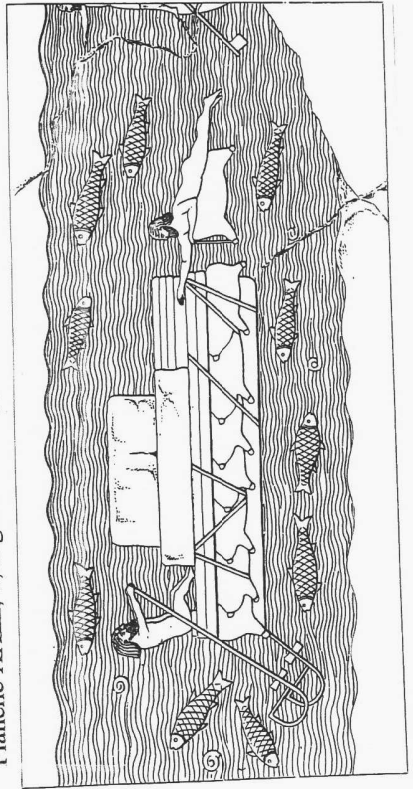


Planche XXIII, 2 : le kélek pour le transport de matériaux.